VOL. LIV — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 3 DECEMBRE 1924 — No. 2

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MAN BA
EST PUBLIE E MÉ
TOUS LES M DIS

Toutes communica ncernant le journal ou l'impri ront être adressées :

Le Mar
Publié par A. GAUVIN
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

NOUVELLES DE FRANCE

La Mort qui parle

Il y a six ans que le maréchal Foch apposait sa signature au bas de l'armistice sollicité et subi par l'Allemagne. En France, l'ennemi reculait depuis quatre mois, sous la pression des troupes alliées, et Castelnau allait s'élancer de Nancy vers Metz et le Rhin pour envelopper les divisions allemandes et leur imposer une capitulation en rase campagne. En Orient, l'armée Franchet-d'Esperay, partie de Salonique, était sur les bords du Danube, prenait à revers l'Autriche cendrée sous les coups de l'Italie, et menaçait la Bavière.

Quand le feu cessa, l'Allemagne était vaincue, militairement vaincue, et sa défaite fut saluée sur le front immense par un cri de triomphe, d'espoir et de joie. La lutte était terminée et à ses angoisses, à ses deuils, succédait la tâche de relever les ruines et de rendre à la France victorieuse, sa prospérité matérielle dans son influence morale plus rayonnante que jamais.

Tous les coeurs, unis dans les acclamations qui saluaient l'armée, voulaient le rester pour mener à bien le travail qui s'imposait. Dans cette union, que rien ne semblait devoir briser, nul ne mettait en doute le succès.

Où sommes-nous aujourd'hui? N'insistons pas. La comparaison serait trop cruelle.

Pourquoi faut-il que des hommes sans coeur, oublieux de ces sacrifices consentis en commun, veuillent effacer des mémoires ces milliers de Français, prêtres et religieux, et tourner contre eux une haine dont il semblait que la guerre eut du détruire toute trace?

Nous venons de parcourir la longue liste de ces combattants, dont grand nombre, par amour de la France, ont franchi les mers et sont revenus défendre cette patrie d'où on les avait cassés.

Sait-on que les prêtres mobilisés pendant la guerre furent au nombre de 32,699? Sur ce chiffre, 4,648 ont été tués, 10,414 ont été cités à l'ordre du jour, 9,378 ont reçu la croix de guerre, 895 ont été faits chevaliers de la Légion d'honneur, ont reçu la Médaille militaire.

Les congrégations religieuses donnèrent à l'armée 9,281 soldats ou officiers. 1,517 d'entre eux ont été tués; 2,655 ont été cités à l'ordre du jour; 2,470 ont reçu la Croix de guerre; 228 ont été faits officiers ou chevaliers de la Légion d'honneur; 368 ont reçu la Médaille militaire. Leur bravoure leur a valu 4,237 citations; 253 d'entre eux ont été décorés spécialement par les nations alliées, sur le front français.

Et nous ne parlons pas des religieux qui, trop âgés pour prendre les armes, sont restés dans les ambulances de Belgique, ont donné asile dans leurs couvents aux soldats français et ont facilité leur évasion. Plusieurs ont payé de leur vie ce dévouement et ont été fusillés par les Allemands, comme ces Bénédictins français des environs de Namur qui ont ravitaillé, pendant quinze jours, toute une compagnie française bloquée dans un bois et ont pu favoriser sa rentrée en France. Le supérieur et l'économe du couvent furent, pour ce fait, passés par les armes sans le moindre jugement.

Le livre d'or du clergé et des congrégations religieuses est rempli d'actes semblables et d'attestations des généraux belges et anglais qui témoignent l'héroisme de ces pretres, héroisme qui allait jusqu'à la témérité.

Les corps de ces héros furent ensevelis sur les champs de bataille et se confondent sous des croix semblables dans les grands cimetières du front avec ceux de leur camarades. Ils portaient les mêmes costumes de combattants et rien ne les distinguait des autres soldats que leur plaque d'identité.

Mais combien n'en eurent point parmi ces religieux qui franchirent la frontière et marchèrent simplement au canon, comme ce Père Doncoeur, réformé d'avant-guerre et qui, engagé volontaire sur la ligne de Verdun, criblé de blessures, s'étonne encore aujourd'hui d'en être sorti vivant.

Et parmi les morts qui restèrent inconnus, combien n'y a-t-il pas de religieux?

Qui peut dire que ce n'en soit pas un, le soldat qui dort au pied de l'Arc de Triomphe?

Qui peut dire que celui dont on ignore le nom, l'âge et le passé, n'est pas un de ces modestes religieux, jadis chassé de la patrie, qui a violé les lois d'expulsion pour venir la défendre, et qui devra ne pas être expulsé une fois de plus parce qu'il est mort pour cette patrie?

Les photographies nous montrent nos gouvernants le front incliné et pensifs devant le marbre de l'Arc de Triomphe qui recouvrent le corps du soldat inconnu.

Quelle doit être leur honte, et peut-être leur terreur, si dans cette minute de recueillement ils songent que le soldat couché là sous ces montagnes de fleurs, auquel vont les hommages du monde entier, devant lequel défilent toutes les plus puissantes autorités, tous les représentants des Etats et des armées, est peut-être un de ces religieux dont ils veulent maintenant chasser les frères de la terre de France qu'ils ont contribué à sauver?

C'est lui, Monsieur Herriot, c'est lui, Monsieur François-Albert, ce religieux qui sans peur et sans ressentiment accourut à l'appel de la patrie et donna sa vie comme des milliers de ses compagnons.

Nul n'a le droit de dire que ce n'est pas son corps qui repose là pour vous rappeler, à vous qui venez le saluer, qu'il a été l'égal de tous les grands morts et que, cette égalité, il vous interdit de l'enlever aux survivants qui sont les frères du soldat inconnu.

ETERNEL COMMENCEMENT

Comme on l'a dit: "L'Histoire est un éternel commencement."

Cette vérité m'a frappé dernièrement en relisant une dépêche diplomatique que le prince de Bismarck adressait au comte d'Arnim, ambassadeur d'Allemagne à Paris, le 16 noemvbre 1871.

"Un moyen de contrecarrer son influence (celle de la France), au profit de la nôtre, c'est d'abaisser le catholicisme et la papauté qui en est la tête.

"Si nous pouvons atteindre ce but, la France est à jamais annihilée. La monarchie nous entraverait dans cette tentative: la République radicale nous aidera.

"J'entreprends contre l'Eglise catholique une guerre qui sera longue et peut-être terrible, on m'accusera de persécution, et j'y serai peut-être conduit, mais il le faut pour achever d'abaisser la France et établir notre suprématie religieuse et diplomatique comme notre suprématie militaire.

"Eh bien, je le répète ici encore, les radicaux nous aideront: ils jouent notre jeu: ce que j'attaque par politique, ils l'attaquent par fanatisme antireligieux. Leur concours nous est assuré.

"Faites aussi souvent parler dans les feuilles radicales des dangers de réaction, des crimes de l'absolutisme et des empiètements du clergé.

"Ces balivernes ne manquent jamais leur effet sur les masses ignorantes.

"Oui, mettez tous vos soins à entretenir cet échange de service mutuel entre les radicaux et vous. C'est la France qui en paiera les frais."

Les lecteurs de l'"Echo de Paris" se demanderont probablement si cette dépêche n'a pas été adressée cette semaine par le chancelier du Reich à son représentant de Paris. Cet épouvantail clérical que les feuilles radicales françaises doivent agiter devant le bon public de France,

A Suivre, Page 4

LES INSCRIPTIONS DES CATACOMBES DE PARIS

Les premier et troisième samedis de chaque mois, vers une heure de l'après-midi, les abords de l'ancienne barrière d'Enfer sont encombrés de groupes serrés, qui attendent l'heure de visite des catacombes. Le Parisien flâneur, qui a une heure à perdre, n'hésitera pas à se joindre à cette foule de curieux. Avant l'ouverture des portes, on peut contempler à loisir les deux pavillons à l'antique, oeuvre de l'architecte Ledoux, qui encadrent la barrière. Cet architecte amateur de style néo-grec, comme la plupart de ses contemporains, les "antiquisants" de la fin du dix-huitième siècle, en avait construit d'analogues à chacune des barrières, qui fermaient le mur dit des Fermiers généraux. De ces étranges propylées, il reste bien peu de spécimens ayant échappé à la démolition: la barrière d'Enfer est de ce nombre.

Pendant le règne de Louis XVI, les éboulements ayant provoqué de graves accidents avaient redonné aux carrières abandonnées du Grand Montrouge un fâcheux regain d'actualité. On se préoccupait à la même époque, par un souci d'hygiène mieux entendue, de supprimer l'ancien charnier des Innocents qui occupait une partie de l'emplacement des Halles actuelles, et d'elle convertir en une place publique. Un arrêt du Conseil d'Etat, en date du 9 novembre 1785, sanctionna cette utile réforme. Les anciennes carrières du nord de Paris étaient tout indiquées pour offrir un dernier asile aux ossements retirés du charnier des Innocents. C'est à Lenoir, lieutenant général de police, esprit éclairé et novateur, que l'on doit la réalisation de cette idée. Les funèbres transports eurent lieu l'hiver, à la nuit tombante, dans le halo des torches, accompagnés du clergé chantant des psaumes, lugubre appareil qui impressionna vivement l'imagination des Parisiens et inspira quelques artistes. En janvier 1788, tout était terminé; les anciennes carrières de Paris, aménagées par l'inspecteur général Guillaumot, recélaient, définitivement cette fois, les restes des générations de Parisiens, qui avaient dormi depuis des siècles, leur dernier sommeil au charnier des Innocents. Pendant la Révolution, les Catacombes reçurent en outre les ossements exhumés au cours de la démolition des églises et les restes des victimes des émeutes.

Un profond escalier descend, en spirale, jusqu'au sol d'un corridor étroit que l'on suit longtemps avant de parvenir à l'ossuaire. Ce dernier est établi dans les anciennes galeries d'exploitation. Les parois disparaissent, jusqu'au ciel de la carrière, sous des piles d'ossements amoncelés avec méthode. Une esthétique macabre, une effroyable symétrie ont présidé à l'agencement de ce funèbre décor. On marche entre deux murs sinistres dont les assises sont faites de crânes superposés. Des ornements, dont le mauvais gout rappelle les fantaisies macabres de la crypte romaine des Capuccini, tentent de rompre la monotonie de ces lugubres galeries. Ici, ce sont des étoiles aux branches formées de fémurs et de tibias; plus loin, s'ouvre une niche, au fond de laquelle trône, comme le génie funèbre du lieu, un squelette assis, dont le rictus effroyable poursuit l'imagination. Les galeries se coupent et s'entrecroisent. On s'égarerait promptement dans ce morne dédale, si les allées transversales n'étaient interdites par des chaines. De distance en distance un autel semble attendre qu'on y célèbre la messe des morts. C'est le vicomte Héricart de Thury qui imprima, sous le premier Empire, son caractère actuel à cet hypogée. Avant qu'il ne fut nommé à l'inspection générale des carrières, "on s'était contenté — dit un guide contemporain — de distinguer ces ossements pris dans différents cimetières, par des tas particuliers, où ils se trouvaient accumulés sans ordre.... M. de Thury entreprit de donner aux Catacombes un arrangement qui les rend recommandables à la curiosité des voyageurs. Il profite même des travaux (en cours), pour disposer les ossements confiés à sa garde d'une manière pittoresque et romantique (!). C'est ainsi qu'il a réussi, en les rangeant avec symétrie, à faire des obélisques, des tombeaux, des autels.... et jusqu'à des murs d'os mastiqués avec du plâtre....". Le macabre étan tdepuis longtemps relégué parmi les accessoires démodés du bric-à-brac romantique, cet "arrangement" prétendu pittoresque nous laisse rêveurs aujourd'hui. De brèves inscriptions indiquent la provenance des ossements: cimetière des Innocents, églises Saint-Landry, Saint-Julien-des-Ménétriers, Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, couvent des Bernardines. Autant de souvenirs de vieilles églises parisiennes depuis longtemps démolies. Plus loin, une simple date, précédée de quelques mots, émouvants laconisme: "Combat du château des Tuileries le 10 aout 1792"! Puis voici les ossements exhumés de l'ancien cimetière de la Madeleine, le cimetière des guillotinés. L'esprit s'évade hors de ce musée de la mort; il évoque les grands jours tragiques de la Révolution, la guillotine dressée en permanence sur l'ancienne Place-Louis-XV, lugubre pourvoyeuse de ce cimetière de la Madeleine, sur l'emplacement duquel Fontaine et Percier devaient élever plus tard, par ordre de Louis XVIII, la Chapelle Expiatoire.

A côté de ces inscriptions historiques, il en est d'autres plus nombreuses, qui sont l'âme même de ces lieux souterrains. La religion, la philosophie ou le sentiment les inspirèrent en vers ou en prose. On les déchiffre malaisément à la lueur dansante des bougies. Laissons de côté celles qui sont empreintes du grave lyrisme biblique, les vers épicuriens d'Horace, les idées sereines sur la mort énoncées par Virgile. Ne retenons que des emprunts faits à la poésie élégiaque de la fin du dix-huitième siècle, qui nous permettront de constater quel merveilleux accord existait entre le gout littéraire de l'époque et la création des Catacombes. Sans doute, comme on l'a déjà fait remarquer, l'élégie avec Parny et Bertin, avait surtout peint "des amants la joie et la tristesse"; mais elle sut aussi et bien mieux encore "gémir sur un cercueil". Elle connut la tristesse des méditations solitaires dans des cimetières baignés de lune; elle se plut à la mélancolie des réflexions philosophiques sur la destinée de l'homme; elle fut sentimentale et funèbre au-delà de toute mesure. Ce gout extravagant pour les sujets macabres était venu d'Angleterre. Young, accablé par des deuils de famille, avait conté sa longue douleur dans le poème des "Nuits". Il avait célébré "le sage qui, dégouté de svains plaisirs du monde, s'enfonce dans l'ombre épaisse et silencieuse des cyprès, visite les voutes sépulcrales que le seul flambeau du trépas éclaire, lit les épitaphes des morts, pèse leur poussière et se plait au milieu des tombeaux." Sur ses traces, le pasteur Hervey avait écrit les "Méditations sur les tombeaux." Ces songeries moroses traduites en français connurent un succès qui nous étonne à distance. En France, un poète lugubre, Feutry, qui marchait sur leur trace, ne craignit point de prétendre:

"Dresser sur le Parnasse un autel au trépas".

En vers déclamatoires, d'un réalisme entaché du plus complet mauvais gout, il écrivit le "Temple de la Mort" (1753) et les "Tombeaux". Ce dernier poème, malgré sa médiocrité, n'en eut pas moins trois éditions successives. La célèbre élégie de Gray sur un cimetière de campagne fut démarquée par des générations d'élégiaques: elle connut encore, en 1804, l'honneur d'une traduction en vers par Marie-Joseph Chénier. Enfin en 1796, Gabriel Legouvé auteur applaudi de tragédies antiques, avait donné son poème de la sépulture, dont l'italien Mgr Foscoli devait s'inspirer plus tard en écrivant les "Tombeaux" (I Sepolcri). On voit, par ce rapide exposé, que la littérature "sépulcrale", comme certains l'ont appelée, reflète à merveille l'un des aspects du cosmopolitisme littéraire à la fin du XVIIIe siècle. Sa vogue considérable explique le succès des premières visites des Catacombes. La contemplation de ces funèbres galeries semblait d'un dilettantisme raffiné aux lettrés familiarisés, par la lecture de leurs poètes favoris, avec l'idée de la mort. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire vibrer des sensibilités exaltées. N'avait-on pas sous les yeux le décor même qui avait hanté les tristes songeries de Young et d'Hervey? Les murs se couvrirent de citations empruntées à ces auteurs.

Il y a d'abord le grand enseignement de la Mort, par Hervey: "Venez, gens du monde, venez dans ces demeures silencieuses et votre âme alors tranquille sera frappée de la voix qui s'élève de leur intérieur — C'est ici que le plus grand des maîtres, le Tombeau, tient son école de vérité—". A l'entrée de l'ossuaire, on lit ce vers de Delille, emprunté à sa description des Catacombes romaines:

"Arrête! c'est ici l'empire de la mort!"

Derrière le sarcophage du lacrymatoire improprement appelé le Tombeau de Gilbert, on a gravé quelques vers de l'adieu à la vie de ce mélancolique poète:

"Au banquet de la vie infortuné convive
J'apparus un jour et je meurs:
Je meurs et sur ma tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs."

La même idée de la vie éphébère se retrouve dans ce vers de Ducis:

"Nos jours sont un instant, c'est la feuille qui tombe."

Enfin, plusieurs citations, empruntées à la "Sépulture" de G. Legouvé, devaient tout naturellement trouver place en cet hypogée:

"Dans ces lieux souterrains, dans ces sombres abîmes
La mort confusément entasse ses victimes."

Plus loin, cet avertissement:

"Notre soi n'est formé que de poussière humaine
Songe donc, quel que soit le motif qui t'amène,
Que tes pieds vont ici fouler à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas".

Enfin, la loi inéluctable de la mort:

"Tel est donc de la mort l'inévitable empire,
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains n'est qu'un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.

Telles sont, parmi beaucoup d'autres inscriptions, celles qui semblent le plus caractéristiques. C'est le vicomte Héricart de Thury, inspecteur général des carrières pendant le premier Empire, qui les fit graver; mais la plupart étaient déjà charbonnées sur les murs lorsqu'il entreprit ce travail. "L'aspect lugubre que présentait l'intérieur de nos Catacombes, dit il lui-même, le sentiment de sombre mélancolie qu'elles imprimaient, la profonde tristesse dont généralement on ne pouvait se défendre, me déterminèrent à rompre la sinistre et noire mélancolie de cet immense ossuaire, par des inscriptions puisées dans l'Ecriture sainte, les poètes et les philosophes de tous les âges... D'ailleurs, je dois à la vérité de déclarer que plusieurs de ces sentences m'ont été adressées par des étrangers de distinction, tandis que d'autres étaient déjà écrites sur les piliers des Catacombes où je n'ai fait que les copier."

Tracée de la main de visiteurs anonymes, cette véritable anthologie de littérature "sépulcrale" n'en a que plus de valeur à nos yeux. Elle atteste, à n'en pas dou-

(A suivre en page 4)

TOUT UN PAYS A RECONSTRUIRE

Si la France, pour reconstruire ses régions dévastées, avait attendu les paiements de l'Allemagne, hélas, elle attendrait toujours.... Le nord de la France, où fumaient avant la guerre, tant de cheminées d'usine, où se pressait une immense population ouvrière, ardente au travail, serait encore le désert lamentable, couvert de ruiun tronc d'arbre calciné, qu'il énes, d'où sort, de temps en temps, tait au moment de l'armistice.

Victorieuse, mais cruellement blessée dans sa chair, dans son sol, dans sa force industrielle, la France s'est remise courageuse à l'oeuvre. Elle a pansé elle-même ses plaies saignantes, et, aujourd'hui, l'effort accompli témoigne magnifiquement, devant le monde, que la source des énergies est en elle, moins que jamais tarie, et que, voulant vivre, elle a su en prendre elle-même les moyens, puisque ceux-ci jusqu'ici lui ont été refusés par ceux qui, en stricte justice, devaient les lui fournir.

Périodiquement, nous tenons à soumettre à nos lecteurs quelques chiffres qui, en même temps qu'ils rappellent l'étendue des désastres subis par la France, attestent l'importance des résultats déjà obtenus pour la reconstruction.

Avant la guerre, 4,690,183 habitants peuplaient les régions dévastées. Près des trois cinquièmes avaient du fuir leur foyer devant l'invasion, et quand, la guerre finie, ils voulurent rentrer chez eux, combien ne retrouvèrent qu'avec peine la trace de ce qui avait été leur maison.

Pourtant ces infortunés ne se sont pas découragés: au 1er janvier 1924, ils étaient au nombre de 4,253,677, installés sur leur terre meurtrie, mais à laquelle ils entendaient demeurer fidèles. C'est assez dire que le plus grand nombre des maisons, en ces cinq années, ont pu être relevées. Il y en avait 741,933 à reconstruire — chiffre douloureusement éloquent. Au 1er janvier 1924, 605,989 étaient reconstruite.

Il n esuffisait pas de ramener les habitants au pays; il ne suffisait pas de leur assurer un toit; il fallait les faire vivre, c'est-à-dire travailler. Aussi l'oeuvre de la reconstruction exigeait que tous les travaux de restauration immobilière et de restauration agricole et industrielle fussent conduits simultanément.

Sur 1,923,479 hectares devant être remis en culture, 1,800,000 le sont aujourd'hui. Sur 22,900 usines détruites, près de 19,000 sont maintenant en pleine activité. Sur 200 puits de mines sinistrés, 150 ont pu être rouverts aux mineurs.

Hélas, c'était tout un pays qu'il fallait refaire. On a peine à imaginer, lorsqu'on examine la complexité de notre moderne vie sociale, l'effort extraordinaire que représenterait la création d'un tel organisme, dans la variété infinie de ses détails, s'il fallait l'édifier de toutes pièces en quelques années.

C'est pourtant u neffort de cette nature qu'ont accompli les services des régions dévastées françaises. En même temps que l'on relevait les maisons et les usines, et que l'on extrayait des champs — avec quels risques, faut-il le dire — la mitraille qui s'y trouvait enfouie, il fallait refaire près de 60,000 kilomètres de routes et reconstruire plus de 6,000 ouvrages d'art. Aujourd'hui, 45,000 kilomètres de routes sont reconstruites et 5,000 ouvrages d'art reconstruits.

Pour couvrir les frais de cette gigantesque réfection, en présence de la carence allemande, la France a du avancer 70 ou 80 milliards de francs-papier. Nul ne s'étonnera que cette avance pèse de plus en plus lourdement sur sa situation financière, et qu'il importe donc qu'un règlement équitable intervienne au plus tôt.

La France a mis sa confiance dans l'application du plan Dawes. Pour en assurer le succès, et dans l'intérêt de la paix, elle n'a pas hésité à consentir de nouveaux et couteux sacrifices. Tous les peuples, qui sont intéressés à l'application du plan Dawes et au règlement du problème des réparations ne peuvent donc que souhaiter vivement que la France touche enfin effectivement les sommes qui lui sont indispensables, et qui représenteront, d'ailleurs, la plus sacrée des dettes de justice.

x y z

ETERNEL COMMENCEMENT

(Suite de la Page 1)

ces empiètements du clergé, bref, toutes ces "balivernes", selon l'expression de Bismarck, que nous pouvons lire journellement dans les feuilles inféodées au Bloc des Gauches, ne proviendraient-elles pas de la même officine?

L'intérêt allemand reste le même. Il faut abaisser le catholicisme, qui donne à la France, aujourd'hui comme en 1871, en République comme en monarchie, une influence énorme, reconnue par tous les bons esprits, et s'étendant au monde entier. Or, nous voyons le même travail perfide reprendre en 1924 comme en 1880.

Après la guerre de 1870, l'Assemblée Nationale avait permis de panser les blessures; nos finances, infiniment moins compromises, il est vrai qu'en 1919, s'étaient rapidement améliorées.

La Chambre du Bloc National avait repris cette belle tâche et, malgré les mensonges et la boue que nos ennemis politiques nous ont jetés à la face, ils n epeuvent nier que la politique suivie par nous a permis au pays de se relever et de travailler dans la paix et dans l'ordre à la reconstruction de ses onze départements ravagés.

L'ennemi invisible, mais toujours présent, veillait; il a su le 11 mai dernier, comme en 1880, tromper notre pauvre France crédule et souvent légère, et imposer au pays une dictature de fer.

Il ne suffit pas de constater ce fait et de gémir; il faut combattre à outrance cette politique de persécution qui mène forcément à l'amoindrissement de la patrie. Reconnaissons que la tactique suivie par nos ennemis est adroite. Alors qu'ils n'ont sur les lèvres que des paroles de tolérance et de liberté, ils ne rêvent que proscriptions et persécutions. Les communistes sont libres d'agir à leur guise et de saboter sournoisement mais surement toutes nos administrations publiques: postes, chemins de fer, hélas! rien n'échappe à leur rage malfaisante et destructrice.

Des fonctionnaires se syndiquent et menacent le gouvernement. Les plus mauvais éléments réclament en faisant un tel bruit qu'ils semblent être les seuls, et la voix de nombreux fonctionnaires patriotes et dévoués au bien public ne peut plus se faire entendre. Un certain nombre d'instituteurs anarchistes enseignent aux enfants le mépris de la patrie, étouffent en eux le sentiment du devoir et prêchent ouvertement que la famille est un mal social et que seule l'union libre sans enfants est digne d'attirer l'attention d'un citoyen du vingtième siècle.

Pendant ce temps, on forge des armes contre ceux qui enseignent à nos enfants que l'homme est sur terre pour remplir ses devoirs envers Dieu d'abord, envers la société ensuite, et nous sommes peut-être à la veille du jour où tous ces hommes admirables, revenus de l'exil pour servir la France, et toutes ces femmes, qui ont prodigué leurs vies au chevet de nos soldats blessés, seront invités, au nom de la liberté et de la tolérance, à reprendre le dur chemin de l'exil.

Si la tactique radicale est restée la même, le terrain d'action de nos ennemis est heureusement changé.

La France d'aujourd'hui ne ressemble en rien à celle de 1880.

La guerre victorieuse qu'elle vient de vivre, a fait disparaitre en elle cette âme de vaincue que 1870 et ses revers lui avaient donnée.

Les catholiques, si éparpillés il y a quarante ans, sont décidés à ne plus se laisser brimer: ils ont été au premier rang pour défendre la patrie, ils sauront également défendre leurs libertés menacées et ils ne recuileront devant rien pour conserver le droit de vivre à leur guise sous le ciel de France et pour y jouir des mêmes droits que tous les Français qui n'ont pas démérité.

La pensée de Bismarck, si clairement exprimée par lui dans sa dépêche, doit nous servir de pare. En connaissant la pensée de nos ennemis, en sachant quel but ils veulent atteindre, nous serons plus forts pour résister et pour attirer dans notre camp, non seulement les catholiques persécutés, mais encore tous les hommes de bonne volonté, si nombreux dans notre chère France, qui ne veulent pas que la Liberté soit un mythe et exigent le respect de toutes les opinions saines et sincères.

(L'Echo de Paris) J. DE LEUSSE
Ancien député du Bas-Rhin
Ancien président de la commission d'Alsace-Lorraine

POUR LA FAMILLE OUVRIERE FRANCAISE

Un grand nombre de chefs d'industrie, en France, sont d'accord pour reconnaitre que l'alcoolisme est plutôt en régression dans les milieux ouvriers.

L'un d'eux nous disait récemment:

L'ivrogne est, de plus en plus, une exception dans mon usine. Il fait tache dans le personnel ouvrier que j'emploie. On le montre presque du doigt... Même la coutume déplorable qui consistait pour certains ouvriers, à "faire le lundi", c'est-à-dire à se reposer toute une journée de la beuverie du dimanche, est de moins en moins pratiquée. La plupart des ouvriers travaillent le lundi comme les autres jours. On ne voit même plus beaucoup, ajoutait mon interlocuteur, — ce qu'on voyait tant autrefois, — d'ouvriers arriver à l'atelier, une bouteille de vin en poche, afin de se "rafraichir" pendant le travail... Je ne dirai pas que cette habitude a complètement disparu, mais elle n'est plus à la mode; elle est même, comme l'on dit, mal "portée".

Certes, concluait ce chef d'industrie, il ne faudrait pas donner une portée trop générale à ces observations. On peut affirmer, en tout cas, qu'il se manifeste, dans les milieux ouvriers, un progrès assez marqué dans le sens antialcoolique.

A quelles causes, interrogeâmes-nous, convient-il selon vous, d'attribuer cette heureuse évolution? — La loi qui limite à huit heures la durée de la journée de travail est certainement une de ces causes, me fut-il répondu, et, pour étrange que cela puisse paraitre, la crise des logements depuis la guerre en est une autre. Au reste, ces deux causes sont étroitement liées.

Cela demandait quelques explications. Je les sollicitais de mon aimable interlocuteur.

—La raréfaction des logements a obligé, me dit-il, un grand nombre d'ouvriers à se réfugier, avec leur famille, dans la banlieue: chaque matin, de tous les points de cette banlieue, des trains bondés déversent, dans la capitale, des flots ouvriers qui se canalisent de nouveau, le soir, vers les différentes gares. Habitant maintenant de petits pavillons entourés d'un jardin — dont on peut, certes, contester bien souvent, hélas! l'esthétique, mais qui, du point de vue de l'hygiène, représentent un incontestable progrès sur tant de logements encore insuffisamment aérés et éclairés des faubourgs — beaucoup d'ouvriers ont plus de plaisir et plus de hâte à retrouver leur foyer, la journée de travail terminée. Et comme la limitation de celle-ci leur permet, soit le soir en rentrant au logis, d'améliorer leur modeste installation et de cultiver leur jardin, ils éprouvent moins la tentation d'aller s'enfermer, pendant de longues heures, dans un cabaret et s'abrutir, dans une atmosphère viciée, en consommant des liquides plus ou moins frelatés.

On ne dira jamais assez combien la lutte contre le taudis, l'amélioration du logement ouvrier, une large protection du travailleur sont les conditions nécessaires du progrès moral et familial de la classe ouvrière. Aussi ne peut-on que se féliciter de voir les catholiques français se préoccuper d'apporter à ces problèmes une solution pratique, soit qu'avec la "Confédération française des travailleurs chrétiens," ils soutiennent les justes réformes sociales susceptibles de rendre moins pénible la situation de l'ouvrier à l'usine, soit qu'avec les diverses sociétés catholiques d'habitations à bon marché ou visant à améliorer le logement ouvrier, ils s'efforcent de donner à chaque famille, le coin de terre et le foyer qui lui inculqueront le gout d'une vie plus saine, plus normale, et même petit à petit — pourquoi pas? — plus chrétienne....

AUX ELECTEURS DE LA CITE DE SAINT-BONIFACE

Je désire vous remercier grandement pour la confiance que vous m'avez témoignée en me nommant maire de votre ville le 28 novembre 1924 pour la troisième fois. Je vous assure d'un dévouement aussi grand que par le passé. En vous remerciant de nouveau j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué.

R.-J. SWAIN,
Maire

Les Inscriptions des Catacombes de Paris

(Suite de la page 1)

ter le règne d'une mode littéraire qui influença profondément la sensibilité française de cette époque. Ces graves sentences nous aident à comprendre le véritable caractère des Catacombes. La littérature élégiaque de la fin du XVIIIème siècle aurait-elle eu sa part d'influence dans l'ensemble des idées avant présidé à la création et à la disposition de cet ossuaire? Il serait difficile et au surplus oiseux de le préciser. On peut seulement souligner la correspondance singulière, qui existe entre l'idée de créer, à la fin du XVIIIe siècle, des Catacombes parisiennes et la mode littéraire du temps. On peut en outre faire remarquer que le lieutenant général de police Lenoir, auquel l'on doit précisément l'idée d'avoir donné aux anciennes carrières parisiennes leur destination actuelle, était un ami des lettres, puisqu'il fut, un temps, bibliothécaire du Roi.

Les Catacombes sont donc mieux qu'un banal but d'excursion pour les étrangers respectueux des commandements de leur guide. Ce n'est pas sans intérêt que le visiteur sensible à l'évocation du passé promènera sa rêverie rétrospective dans ces galeries souterraines toutes remplies de souvenirs littéraires et historiques.

(La Revue Bleue)

Jean VALLERY-RADOT

LES ELECTIONS MUNICIPALES

Le résultat du scrutin pour la mairie en a surement étonné un grand nombre. Le principe en jeu, la personnalité du candidat canadien français, l'appui assuré des contribuables de langue anglaise, tout faisait espérer une victoire complète. A quoi donc attribuer la défaite?

Si l'on analyse les résultats du scrutin par quartiers, on constate avec amertume que les nôtres n'ont pas tous fait leur devoir; plusieurs, en n'appuyant pas le candidat de langue française, un plus grand nombre en s'abstenant de voter. Dans le quartier 3, par exemple, il y a 1,478 électeurs, dont environ 1,000 de langue française; 770 se sont présentés aux urnes. De ce nombre, 308 sont allés à M. Swain, et ceux-là n'étaient pas tous des Anglais, car il ne faut pas oublier que chez ces derniers les abstentions ont été aussi fort nombreuses.

Nous avons perdu l'occasion de confirmer un principe qui nous assurait pour l'avenir une représentation à la mairie. Nous avons nous-mêmes brisé le pacte, et il est inutile d'espérer, pour longtemps peut-être encore, la reconnaissance du droit que nous possédions d'être représentés par l'un des nôtres à la présidence du conseil.

D'aucuns, nous le savons, regrettent leur volte-face; d'autres déplorent leur abstention. Que ceci serve de leçon. Que nous apprenions une fois pour toute que seule l'union de nos forces peut nous donner la victoire.

Voici le résultat du scrutin par quartiers:

	Béliveau	Swain
Quartier 1	137	105
Quartier 2	215	101
Quartier 3	462	308
Quartier 4	307	489
Quartier 5	181	349
Total	1302	1352

Majorité pour Swain: 50

COMMISSION SCOLAIRE

Dans l'arrondissement scolaire de Saint-Boniface, comme on le sait déjà, tous les candidats ont été élus sans opposition.

Dans l'arrondissement de Norwood, les candidats de la "Norwood Citizens' Association" ont remporté la victoire. Les deux candidats catholiques ont fait tout de même bonne figure. L'an prochain la lutte s'engagera de nouveau et avec une bonne organisation préalable il sera sans doute possible de voir la partie catholique représentée dans cette commission des écoles.

LES ECHEVINS

M. A. McFadyen a été élu par une majorité de 169. Nous nous réjouissons de ce succès. Cet échevin s'occupe activement de l'administration municipale et travaille sans relâche à mettre en vedette St-Boniface comme centre industriel et manufacturier. Ses efforts ont donné d'excellents résultats. De plus, M. McFadyen, à notre égard, n'a pas dissimulé ses sympathies.

M. Wilson est élu pour le quartier 5.

M. Alidor Van Eslander, dans le quartier 1, a triomphé de son adversaire par une majorité de 47.

Nous souhaitons aux nouveaux élus tout le succès possible.